

° 104  
3 NOV  
9 2 2

# CINÉ

0 fr. 25

pour

tous



Huguette  
Duflos

Fleur-de-Mane  
des  
*Mystères*  
de  
Paris

PHOTO  
RAEMA

ADRESSER TOUTE CORRESPONDANCE : 26 bis, RUE TRAVERSIÈRE, PARIS

Paraît le Jeudi  
(MANDATS AU NOM DE :  
Pierre HENRY, DIRECTEUR)

ABONNEMENTS  
UN AN 10 Fr.  
Etranger... 15 Fr.

## ENTRE NOUS

**C.-p.-tiste.** — Je n'ai pas encore vu ce film. — Maurice Cohen est le photographe habituel de René Leprince ; il interprète dans ce film son premier rôle. — Tourné réellement en Algérie-Tunisie.

**Kit.** — Je me rappelle avoir vu, il y a plusieurs années, Gaston Sylvestre dans *L'homme qui se vendit* avec Duquesne, autre disparu ; Sylvestre avait eu auparavant beaucoup de succès dans *Rocamboles*. — Dumény a tourné *Les Flambeaux* en 1916, au Film d'Art, avec Mme Lara, sous la direction de H. Pouctal. — N'a pas tourné *Résurrection* ; ou alors il y a plus de dix ans.

**Three Stars.** — Voir l'article consacré à la réalisation du *Petit Lord Fauntleroy* dans le numéro 98.

**H. F.** — Avant *Le Gosse* (The Kid) Charles Chaplin avait tourné *A day's pleasure*, que Pathé-Consortium va éditer à Paris sous le titre : *Une journée de plaisir*. Depuis, Chaplin a tourné deux autres bandes en deux parties : *Idle Class* (Les Oisifs) et *Pay day* (Jour de paye), qui paraîtront sans doute ici en 1923. Il vient de terminer son dernier film de ce contrat avec First National ; c'est *The Pilgrim* (Le Pèlerin), en quatre parties. Il dirige actuellement la réalisation du premier film d'Edna Purviance, devenue « star » indépendante ; après quoi il commencera à tourner pour United Artists.

**Cinéma-t.** — Adressez-vous directement aux éditeurs de ces ouvrages. — Je ne connais rien d'autre. — On ne se familiarise avec la mise en scène que par la pratique, au studio et en « extérieurs ».

**Cinéph.-Brux.** — Ecrire en français ; inutile de joindre une somme quelconque.

**A lect. et trice.** — Nous nous efforcerons de tenir compte de vos suggestions.

**Suds.** — *Jack a le diable au corps* (When a man rides alone) ; *Jack médecin malgré lui* (Making a man) ; *Jack l'Audacieux* (Where the West begins). — Oui, quand on le verra dans d'autres films. — William Conklin dans le rôle de Garton, d'*Une leçon de One-Step*.

**Une lectrice.** — Célbataire. — A quitté Gaumont et n'a pas tourné de nouveau depuis.

**Cléo.** — Il y a, dans les studios, des emplois pour dames aux « magasins de costumes et au « montage » des films.

**Marcel Defosse.** — Dans *l'Ombre déchirée*, Suzanne Després est la mère ; Myrta, la fille ; Madys, Cécile Arnaut ; Roger Karl, M. Arnaut. Pour plus de détails, voir distribution dans le numéro 80. Ce film a été réalisé en 1921. — Les interprètes de *Lady Hamilton*, film allemand encore inédit en France, sont Liane Haid, Conrad Veidt et Werner Krauss ; les deux derniers étaient également les interprètes du *Cabinet du docteur Caligari*. *Lady Hamilton* a été réalisé par Richard Oswald. — Oui, mais Henriette devine la présence de sa sœur alors que celle-ci est fort loin encore et sa voix hors de portée de l'oreille. — La Belgique serait le seul pays à faire plus de succès aux *Quatre Cavaliers* qu'à *Way down East*.

**Isamay.** — Il est peu probable que nous revoyions l'interprète d'Antonietta du *Pont des Soupirs*. — Voir

### ON ANNONCE QUE :

Le prochain ciné-roman que Pathé-Consortium éditera, après *Rouletabille chez les Bohémiens*, sera *Vingt ans après*. Puis viendra *Manon la Blonde*, avec Elmire Vautier, Rachel Devirys et René Navarre, et *Fantôme noir*, réalisé par Gaston Ravel.

Nous avons annoncé que Marcel L'Herbier se prépare à tourner *Résurrection*, d'après Tolstoï, avec Emmy Lynn. Un autre roman de Tolstoï va être porté à l'écran ; c'est *Anna Karénine*, que M. Andréani va tourner avec Henri Baudin et Céline James.

biographie de Jane Novak dans le numéro 86. — Eva Novak est la plus jeune. — Aucun film de Maë Murray n'a été intitulé *Rêve de Jeune Fille* ; sans doute voulez-vous parler de *The Dream Girl*, resté inédit en France. — Rudolf Valentino était le partenaire de Maë Murray dans *Un délicieux petit Liable*.

**Denise P.** — Gabrielle Robinne a en effet une petite fille. Nullement divorcée d'Alexandre. Dernièrement encore, ils ont tourné ensemble *Destinée* et *Un monstre*.

**Buryton.** — Depuis Parisette, Edouard Mathé n'a pas tourné. Paraît actuellement à la scène dans un sketch avec Jane Rollette. — Vous reverrez bientôt Claude Méréelle dans *Notre-Dame d'Amour* et dans *La Bouquetière des Innocents*.

**Nouv. Lectr.** — Célbataire. — N'indique pas d'autre nom. — Lucien Daisace, Silex Film, 25, avenue de la République, Paris. — Vous le verrez dans *Ziska* et dans *La Loupiole*. — Charles Ray est citoyen américain. Biographie dans le numéro 18. Adresse dans le n° 97. Envole sa photo gratuits.

**Nosfératu.** — *Une leçon de One-Step*, produit par Th. Ince, sous le titre *Red-Hot Lollars*, a bien été édité en Amérique par Paramount ; en France, par la Sté Weill, qui édite une partie de la production Paramount 1920. — Je ne crois pas que ce journal allemand soit en vente à Paris. — Birdie-Film est une société française, qui a édité le film allemand de la Decca-Bioscop : *Les Trois Lumières*. — Rien de fixé pour Hannele Mattern. — Oui, vous y trouverez notre revue.

**Laisy.** — Qui vous a dit cela ? Encore faut-il connaître ce dont on parle. — Ni Reid, ni Meighan ne sont venus en France ; alors...

**Un ami.** — Mme Vaudry mère était la mère de d'Artagnan dans *Les Trois Mousquetaires*. — Simone Vaudry a tourné aussi *Le Double*, inédit, et *L'Épingle Rouge*. Outre *Les Mystères de Paris*, vous l'apercevrez dans *Vingt ans après*, le *Fils du Flibustier*. Dans *La Bouquetière des Innocents* son rôle est plus important. — Aucun nom d'artiste n'a été indiqué, pour *Mon Village*. — Non, G. Cahuzac est un autre acteur ; beaucoup plus jeune.

**C. B., Florissant.** — Les photos de face sont des portraits pris il y a deux ans environ. Celle de profil est récente et tirée d'une scène du *Diamant Noir*. — Nous avons dit qu'il était pensionnaire de la Comédie-Française. Vient de terminer *Rouletabille chez les Bohémiens*.

**Dolly C.** — Ces paysages vides d'acteurs serviront à situer l'action, qui sera réalisée en Californie. — Lambert-Hillyer a réalisé *Le Message Secret* (The Border Wireless), de Hart. Pour les deux autres, impossible de vous renseigner. — *Nuages et Rayons de Soleil* a été tourné par Marie Osborne pour Pathé-Exchange d'Amérique. — *L'attrait du Cirque* (The Sawdust Ring) et *La Petite Providence* (Hell to fay Austin) ont été tournés par Bessie Love pour Triangle en 1916-17, sous la direction de W. Christy-Cabanne.

**Savigny.** — L'éditeur français des *Quatre Cavaliers* a pratiqué dans le film de Rex Ingram de nombreuses coupures. Pourquoi ? alors que l'auteur lui-même, Blas-cou-Ibañez, se déclarait très satisfait de la version américaine... — Je ne pense pas. — *Parisette* ne saurait être compris dans cette catégorie...

— Aux lettres qui nous sont parvenues après le 20 novembre, il sera répondu dans le prochain numéro.

Le film que Maurice de Marsan et Charles Maudru vont réaliser en Méditerranée, presque entièrement à bord d'un yacht, s'intitule *Celle qui vint* ; les interprètes sont Miss Lois Meredith, Monique Chrysès, Paul Guidé, Marcel Thorèse et Gaston Jacquet.

Les prochains films de Léon Mathot sont : *Jean d'Agrève*, d'après M. de Vogüé, avec Nathalie Kovanko et Camille Bert ; puis *Vent debout*, d'après une nouvelle de J. J. Renaud, avec Camille Bert, Robert Tourneur, André Daven, Madeleine Renaud et Maud Tiller. Les deux films ont pour réalisateur René Leprince.

## LES FILMS DE LA SEMAINE

LE FILS DE L'ONCLE SAM CHEZ NOS AIEUX  
(A Connecticut Yankee at King Arthur's Court)

composé pour l'écran par Bernard Mac Conville  
d'après une nouvelle de Mark Twain et réalisé par  
J. Emmett-Flynn

Film Fox 1922.

Edition Fox.

Le jeune et fougeux américain, Martin Cavendish, est amoureux de Betty, la gentille secrétaire de sa mère. Les parents de Martin, entichés de noblesse, ont réussi à fiancer leur fils à l'aristocrate Lady Gordon Grey.

La veille du mariage, Martin passe une partie de sa nuit à lire un roman de son auteur favori, Mark-Twain. Dans ce livre, l'auteur conte les aventures humoristiques d'un Américain ultra-moderne transporté en France, à la cour du roi Arthur de Bretagne, en l'an 528. La lecture est interrompue par l'arrivée d'un cambrioleur. Après une lutte acharnée avec Martin, le bandit déroche d'une panoplie une lance moyennageuse et en appuie la pointe sur la poitrine de Martin. Ce dernier, épuisé par la lutte, perd connaissance et tombe à la renverse...

Et commence une bouffonnerie proprement inénarrable. Le jeune américain se trouve soudain entraîné par son assaillant devenu le Chevalier Escrabouillasse. Escorté par le brave à la lourde armure, Martin, les mains dans les poches de son smoking, l'accent circonflexe de sa moustache « à la Charlot » tirailé par un sourire vaguement étonné, arrive dans le vieux château-fort. Deux pages le conduisent au Roi Arthur qui festoie avec ses Chevaliers de la Table Ronde.

Nos aieux considèrent le fils de l'Oncle Sam avec crainte et circonspection. L'Enchanteur Merlin sent qu'un rival dangereux a surgi. Il y a grande perturbation parmi les Chevaliers de la Table Ronde.

Martin, qui devait être brûlé, a simplement arrêté le soleil — d'autant plus aisément qu'une éclipse avait lieu précisément ce jour-là — et le roi, intimidé par ce qu'il croit de la sorcellerie, le nomme premier ministre magicien.

Fort de ce titre et des pouvoirs qu'il confère, le fils de l'Oncle Sam introduit dans le royaume les derniers perfectionnements de la science et de la mécanique : l'auto, le téléphone, la semaine anglaise et le « zanzibar ».

Suivent bientôt quantité d'autres aventures pleines d'imprévu et d'humour, et au cours desquelles, pour

sauver le roi Arthur retenu prisonnier par une mauvaise reine qui l'aime trop, notre héros lève une armée de deux mille pneus-chevaliers, qui viennent le délivrer à motocyclette.

Dans son rêve, Martin a retrouvé et sauvé une malheureuse et douce suppléée, qui n'était autre, sans doute, que l'ancêtre de la petite secrétaire qu'il aime tant.

A son réveil, éclairé et instruit par cette grande page d'histoire qu'il a vécue, il comprend que Betty est réellement la femme qu'il doit épouser et, malgré le scandale et une niche posthume de l'Enchanteur Merlin, il aboutit à réaliser son bonheur, qu'il a si grandement mérité.

Martin Cavendish	Harry Myers
Betty	Pauline Starke
L'esclave	Lady Gordon Grey
Morgane	Rosemary Théby
Le Roi Arthur	Charles Clary
L'Enchanteur Merlin	William V. Mong
Sagramore	George Siegmann
Clarence, le page	Charles Gordon
Lancelot	Wilfred Mac Donald
Mark Twain	Karl Formes

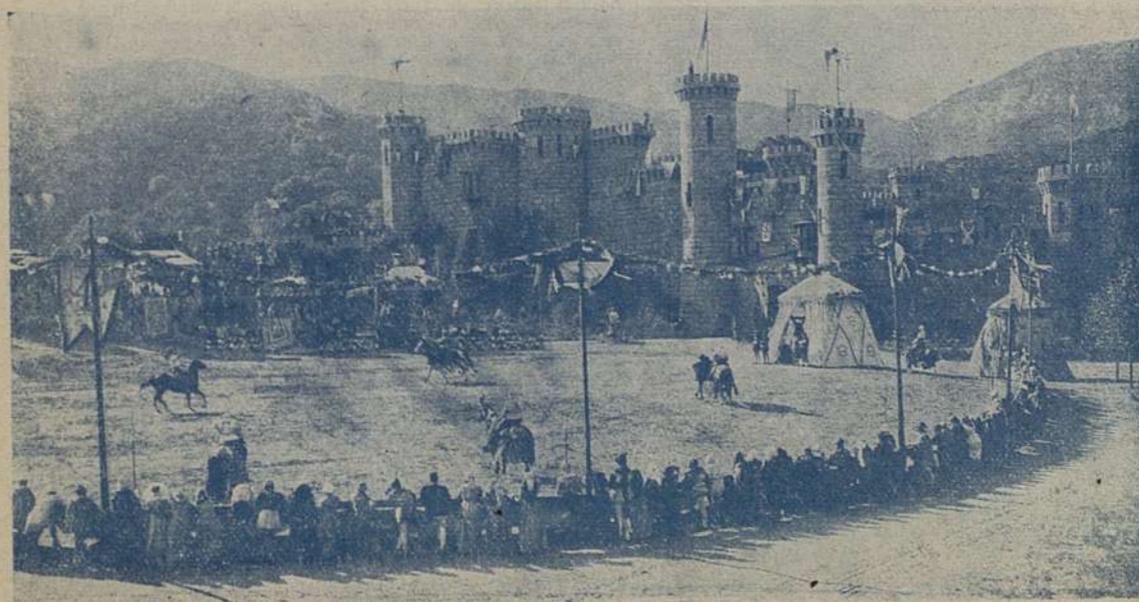
### L'ARLESIENNE

adapté du drame d'Alphonse Daudet et réalisé  
par André Antoine  
Film Sté Edit. Cin. 1921. Edition Pathé-C.-C.

Rose Mamaï, la fermière du Castelet, un des plus beaux mas de Provence, a deux fils, Frédéric et Janet, l'innocent. Tout le monde chez les Mamaï est heureux de voir Frédéric fiancé à Vivette, une charmante fille du pays, quand Frédéric rencontre à la bénédiction annuelle des chevaux, une Arlésienne fort belle fille. Il s'en éprend éperdument, et voilà la pauvre Vivette délaissée.

C'est aussi le commencement des alarmes de Rose Mamaï, qui s'inquiète de voir son fils bien-aimé, si troublé, si changé ; elle souffre déjà. Apercevant à une course de taureaux Frédéric avec l'Arlésienne, tout de

### LE FILS DE L'ONCLE SAM CHEZ NOS AIEUX





Jane Paige dans *Beauté Noire*

suite elle comprend... C'est une femme de tête et qui aime les situations claires. « Ton oncle prendra des renseignements, dit-elle à Frédéric, et si cette fille est digne de nous, tu l'épouserai. »

Rose Mamaï a choisi un singulier intermédiaire ; son frère, le capitaine Marc Mamaï, qui commande un petit radeau du Rhône, n'est pas très fin psychologue. L'Arlésienne et sa mère, grâce à quelques verres de ratafia ont vite fait de lui prouver qu'elles sont les plus honnêtes femmes du monde. Le mariage est donc une affaire entendue, et Frédéric le plus heureux gars de Provence... Bonheur bien court... L'Arlésienne, en effet, est secrètement depuis deux ans, la maîtresse d'un gardien, Mitifio. Dès qu'elle voit le riche Frédéric à sa merci, elle court rompre avec l'autre et lui redemande ses lettres... Il les lui rend, sauf une, et celle-là, il va tout droit la porter au Castelet...

Le malheureux Frédéric, dès cette minute, est hanté par l'idée du suicide ; il sait que l'Arlésienne ne peut porter l'honorable nom des Mamaï, mais il en meurt. La pauvre mère devient à demi folle... Un jour, n'en pouvant plus, elle convoque famille et serviteurs : « Frédéric ne peut vivre sans cette Arlésienne maudite, dit-elle, je me résignerai donc à la voir entrer ici. » Le jeune homme vient d'entrer, le sacrifice maternel le bouleverse, réveille sa fierté ; il appelle la pauvre petite Vivette et l'amène devant Rose : « Celle-là, au moins, dit-il, vous n'aurez pas honte de l'appeler votre fille. »

Le mauvais passé semble à jamais repoussé dans l'ombre, un souffle de bonheur passe sur le Castelet, quand le jour même des accords de Vivette et de Frédéric, un hasard amène Mitifio et le met en face de son rival. A sa vue, le feu mal éteint se réveille dans le cœur de Frédéric ; il sait que l'Arlésienne est retournée à son premier amant, il se jette sur Mitifio. Mitifio l'assomme à demi. Quant Frédéric revient à lui, il comprend que l'Arlésienne n'est pas morte dans son cœur, qu'elle ne le sera jamais. Poursuivi par sa pauvre mère qui devine tout ce qui se passe en lui, il grimpe au plus haut du rocher sur lequel est construit le Castelet, et se jette dans le vide. Rose Mamaï sanglotant sur son corps peut bien crier dans toute la vérité de son âme : « Être mère, c'est l'enfer ! Rien, en effet, ne la consolera, pas même le petit Janet, dont l'intelligence s'est éveillée devant la douleur, car ceux qui restent ne peuvent remplacer ceux que l'on a perdus. »

L'Arlésienne ..... Mlle Fabris  
Frédéric ..... Gabriel de Gravone  
Mitifio ..... Charles de Rochefort  
Rose Mamaï ..... Lucienne Bréval  
Vivette ..... Maggy-Deliaç  
Balthazard ..... Ravet

La Renaude ..... Berthe Jalabert  
Patron Marc ..... Jacquinot  
L'Equipage ..... Batréant  
L'Innocent ..... petit Fleury  
Francet Mamaï ..... Malavier

BEAUTE NOIRE  
(Black Beauty)

adapté du roman d'Anna Sewell par Lillian et George Randolph Chester et réalisé par David Smith  
Film Vitagraph 1921. Edition Vitagraph.

Ici c'est le cheval, Beauté Noire (Black Beauty) qui nous raconte son histoire :

Je nais en Angleterre en 1830 et fus vendue à trois ans à M. Gordon, propriétaire du château de Birwick-Hall. Georges et Jessie étaient les enfants de mon maître. Le jeune Harry, fils du vicar de Blomefield, aimait Jessie. Je découvris bientôt un jeune homme infatué de sa personne, perdu de dettes, mais audacieux à l'extrême du nom de Beckett. Il avait pour laquais un fort vilain personnage du nom de Bobby. Un soir, M. Gordon fut volé de mille livres. Georges soupçonna Beckett, mais il mourut le lendemain d'un accident de chasse emportant son secret. En vrai bandit, Beckett fit placer, par son valet de chambre, le produit de son propre vol dans la poche du mort qu'il accusa ensuite auprès de Jessie, lui promettant de taire sa découverte si elle consentait à l'épouser. La pauvre enfant, atterrée, se soumit aux injonctions du sinistre aventurier. Souvent, la pauvre Jessie venait à mon box m'apporter du pain, son visage trahissait la tristesse et la mélancolie. Le sentimental Harry ne s'expliquait pas ses étranges préoccupations qui forcément, le gagnaient dans son amour pour Jessie. Je les voyais souvent et, placée entre « Princesse », jument très orgueilleuse, et le poney Nabot, gentil petit compagnon, je me rendais compte que j'étais la préférée des deux amoureux. Pour apaiser ses créanciers, Beckett fit pénétrer Bobby dans la chambre de Jessie et en rapporta un billet dans lequel la jeune fille promettait à Beckett de l'épouser le jour de ses dix-huit ans. Bobby fut surpris par Gordon qui, entré dans une colère furieuse, me fit atteler et fut rejoindre au bourg Beckett qu'il corrigea avec provision de coups de cravache. Bien que battu, Beckett était content de posséder une lettre grâce à laquelle il pouvait endormir ses créanciers et continuer à leur emprunter des fonds. Cette même nuit, j'eus le bonheur de sauver mon maître en le détournant de l'accès d'un pont de bois vermoulu. Mon zèle me permit quelques jours après de sauver la vie à Lady Gordon en ramenant auprès d'elle, en temps utile, grâce à une course rapide, le gros et bon docteur. Deux ans plus tard, Beckett enleva de force Jessie pour la contraindre à l'épouser, mais sa tentative avorta. Des ennuis graves, des pertes d'argent accablèrent M. Gordon, qui fut obligé de se séparer de moi. Je subis ma triste destinée, de chute en chute, je fus vendue à un prix dérisoire à un cocher de cab. Mais ô bonheur ! je fus achetée un beau matin par le vicar Blomefield chez qui, au comble de la joie, Harry me reconnut. Sur ces entrefaites, Beckett avait fait fortune et su se remettre dans l'intimité des Gordon. Le mariage de Beckett et Jessie allait s'accomplir. Harry, malgré son chagrin, me donnait en cadeau de nocce à Jessie, lorsque surgit Bobby, ancien complice de l'aventurier dans le vol des mille livres. Bobby exerçait un chantage sur son ancien maître qui le brava en annonçant qu'il épouserait sa fiancée avant que la dénonciation dont on le menaçait ait pu atteindre son but. Et il partit au galop de son cheval. Harry, témoin caché de cette scène, me sella en hâte et nous partîmes dans une poursuite furieuse. Je fus merveilleuse d'entrain et de vitesse, les haies et barrières n'existaient plus pour moi, j'arrivai palpitante et heureuse la première à l'entrée du train en gare. Beckett, aussitôt arrêté, avoua son larcin. Maintenant, grâce à moi, Harry et ma maîtresse bien-aimée sont unis. Je suis gâtée, choyée comme il est impossible de le dire et aussi bien heureuse, sûre maintenant qu'on ne me vendra plus. Auprès de mes bons maîtres, que j'aime de tout mon cœur, je puis vieillir au château en toute tranquillité.

Jessie Gordon ..... Jane Paige  
Harry Blomefield ..... James Morison  
Jack Beckett ..... George Webb

AU CLAIR DE LUNE  
(Mrs Temple's telegram)

adapté du vaudeville de W. Morris par Elmer Harris et réalisé par James Cruze.  
Film Paramount 1920. Edition Paramount

Jack Temply ..... Bryant Washburn  
Clara Temply ..... Wanda Hawley  
La voisine ..... Carmen Phillips  
F. Fuller ..... Walter Hiers

SUBLIME INFAMIE  
(Behing the Door)

adapté de la nouvelle de Gouverneur-Morris par Luther Reed et réalisé par Irwin Willat  
Film Th. Ince 1919. Edition Paramount.

C'est le calvaire du capitaine Oscar Krug, qui, revenu dans son pays, épousa secrètement et contre la volonté d'un père rapace, la jeune Alice, fille d'un vieil usurier dépourvu de scrupules. La guerre éclate, Oscar est pourvu du commandement d'un navire, sur lequel sa femme le rejoint. C'est le « Perth », bientôt torpillé par le sous-marin « U-98 », dont le commandant ravit Alice dans le sauvetage et repousse dans son canot l'infortuné Oscar Krug. Un nouveau commandement est donné à Krug, et cette fois c'est le torpilleur « U-98 » qui est vaincu par lui. Le commandant ennemi est à son tour la proie de Krug, qui évite tout d'abord de se faire connaître pour apprendre, par des moyens détournés, quel sort fut réservé à sa chère femme, dont il n'avait jamais eu de nouvelles depuis sa capture. Là, au milieu des libations, l'officier ennemi raconte à Krug que la jeune femme était morte de frayeur au moment de devenir sa proie qu'elle avait été jetée à la mer. Ivre de colère et de désespoir, Oscar Krug fait subir à son horrible rival le dernier châtiment dans des tortures que le public ne voit pas, mais qu'on devine. Le justicier, appréhendé et traduit en justice, a été condamné à cinq ans de détention, grâce à l'admission des circonstances atténuantes. Si le meurtre était excusable et justifié par la haine et la juste vengeance, il ne l'était pas par la loi. Et voici l'infortuné Oscar Krug, revenu dans son magasin de naturaliste empalleur, qu'il avait quitté pour servir la cause commune de la civilisation, vieillissant maintenant et désespéré. Le rideau baisse dans une atmosphère de deuil poignant, à l'instant où Oscar Krug s'effondre sur sa table, la tête blanche et secouée par un sanglot.

Oscar Krug ..... Hobart Bosworth  
Alice ..... Jane Novak  
le commandant de l'U. 98 ..... Wallace Beery

A LA MANIERE DE ROMEO  
(Doubling for Roméo)

composé pour l'écran par Elmer Rice et Will Rogers, et réalisé par Clarence Badger  
Film Goldwyn 1921. Edition Erka.

Roméo (Percy) ..... Will Rogers  
Juliet (Sylvette) ..... Silvia Breamer  
Paris (Steve Woods) ..... Raymond Hatton  
Mercutio (Pendleton) ..... Sydney Ainsworth  
Tybalt (Big Alec) ..... Al. Hart  
Capulet (Foster) ..... John Cossar  
Benvolio (Saunders) ..... C. E. Thurston  
la Suivante (Maggie) ..... Cordelia Callahan  
Frère Laurent (le pasteur) ..... Roland Rushton  
Willie Jones ..... Jimmy Rogers  
Le metteur en scène ..... William Orlamund

LES FELINS

Production Goldwyn 1921. Edition Erka.  
Interprètes principaux : Claire Adams, Rose Dione, Norris Mac Kay, Frank Leigh et Bertram Grassby.

UN LACHE

Production Goldwyn 1921. Edition Erka.  
Marzia Judd ..... Fritzi Brunette  
Jim Barnes ..... House Peters  
Arthur Fosdick ..... Alan Forest

LES MYSTERES DE PARIS

Huitième chapitre : L'Etude de M<sup>e</sup> Ferrand

Le Maître d'Ecole et la Chouette, aidés de Tortillard et de Barbillon, avaient réussi à s'emparer de Fleur de Marie. L'ignoble Chouette avait voulu vitrioler la pauvre enfant, mais le Maître d'Ecole s'y était opposé et Fleur de Marie avait disparu depuis de nombreux jours sans qu'il fut possible de savoir ce qu'elle était devenue.

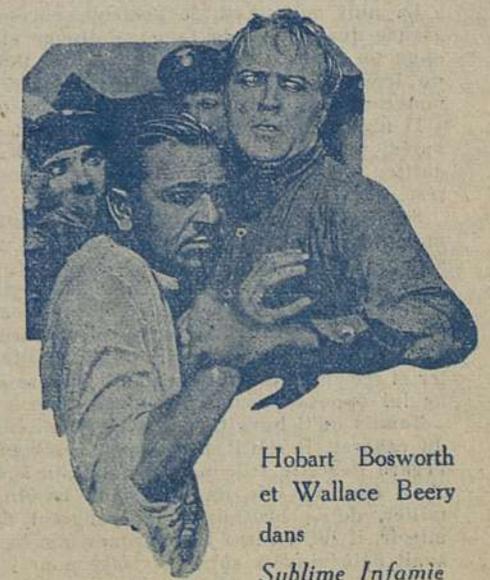
Surprise par le guet, un soir qu'elle mendiait dans les Champs-Élysées, lieu interdit aux malheureuses de son espèce, on l'avait envoyée à Saint-Lazare. Louise Morel était là, également, sous l'inculpation d'infanticide. En prison, Fleur de Marie, malgré d'affreuses promiscuités, restait innocente et pure ; elle surprenait ses compagnes par sa distinction. L'une de celles-ci, la Louve, nature brutale, mais farouchement dévouée à ceux qu'elle aimait, liée par une passion féroce à Martial, un contrebandier de l'île du Ravageur, près d'Asnières, avait été séduite par la noblesse d'âme de Fleur de Marie. Elle était prête à tout pour témoigner son affection à la Goualeuse.

LE FILS DU FLIBUSTIER

Septième épisode : Les Justiciers

Jacques et Pacoulin ne se tiennent pas pour battus : ils sauront bien empêcher Mayrol de partir pour Londres le lendemain. En attendant, pour rester dans leurs rôles de redresseurs de torts, c'est dans la propre famille de Pacoulin qu'ils vont exercer leur don quichottesme.

En effet, la cousine de Pacoulin, Mme Peroulli, femme d'un petit chef de gare dans le Midi, avait quitté son mari pour aller rejoindre à Paris, un certain Lucio, professeur de danse. Lucio avait lancé la jeune femme et elle était devenue la maîtresse de Malestan. Elle n'était pas heureuse pourtant et cherchait l'oubli de sa faute dans la cocaïne.



Hobart Bosworth  
et Wallace Beery  
dans  
*Sublime Infamie*

# Le Docteur Jekyll et Mr. Hyde



Peu après, l'homme d'affaires de Jekyll, John Utterson, fut appelé chez le docteur, qui craignait un jour de ne pouvoir plus quitter la personnalité de Hyde.

« Tenez bien compte de ma volonté, John, dit Jekyll ; je désire que toute ma fortune, si je disparaissais, soit mise à la disposition d'un ami très cher : Hyde. C'est un être difforme, d'aspect repoussant, mais je lui dois beaucoup et désire qu'il jouisse de mes biens, si jamais il m'arrivait malheur. »

L'homme d'affaires fut étonné, mais prit bonne note de la volonté de Jekyll.

La nuit qui suivit, le docteur se composa une grande quantité de la fameuse drogue et la cacha dans un placard de son laboratoire. Durant quoi un irrésistible désir vint en lui de se mettre à nouveau sous l'influence de l'horrible mixture.

Il n'y put résister longtemps, et peut d'instant après, redevenu l'horrible Hyde, il s'apprêtait à quitter son laboratoire pour aller retrouver Thérèse.

Se glissant au dehors par la petite entrée de la maison, Hyde commença à longer les murailles, s'aidant d'une lourde canne.

Toute cette nuit-là il erra dans le plus misérable quartier de la ville, et, parvenu au « beuglant » où dansait Thérèse, il n'eut aucune peine, avec l'argent dont il disposait, à se faire écouter et servir avec empressement. Thérèse elle-même ne lui opposa aucune résistance.

Tandis qu'il buvait, seul avec elle, dans un coin du cabaret, il sentit peu à peu ses sentiments à l'égard de cette fille passer du désir à la fureur, et il éprouva vite un impérieux besoin de l'humilier, de la brutaliser. La poussant devant un miroir, il lui montra les marques que la débauche avait déjà gravées sur son visage pour les y accuser davantage chaque jour. Et quand il la vit af-

folée, terrifiée, il la rejeta brutalement à terre avec d'horribles injures.

Dès que la nuit commença de faire place au jour, il se glissa comme un voleur vers son domicile, où, ayant absorbé une nouvelle dose de la potion, il reprit rapidement son aspect antérieur.

Redevenu lui-même, Jekyll maudissait sa folie de ne pouvoir se détacher de cet Hyde qu'il redevenait de plus en plus souvent, mais si résolu qu'il fût, à de certains moments, de le bannir désormais de son existence, il ne tardait pas à succomber peu après à la tentation. L'habitude avait maintenant une emprise trop forte sur lui.

Contre toute raison, il fut invinciblement amené à répéter sa hideuse transformation, et cela jusqu'au jour où l'inévitable crise se produisit. Et il savait parfaitement qu'ainsi il allait à sa perte.

Dans un effort pour reprendre contrôle de ses actes, Jekyll reprit ses visites auprès de Millicent Carew. Gagné à nouveau par le charme qu'elle dégageait et la bienveillance avec laquelle elle l'accueillait, il parvint quelque temps à se passer de la drogue qui était devenue un besoin pour lui. Un jour, il déclara à Sir Carew, père de Millicent, quels sentiments il éprouvait pour sa fille et reçut de lui un encouragement spontané.

C'est tout à la joie que lui causait cette douce

perspective que Jekyll revint chez lui. Mais, livré à lui-même, il redevenait au bout de peu de temps victime de son affreuse passion.

Incapable d'y résister, il absorba une nouvelle dose de la drogue et partit à l'aventure. Alors qu'il errait dans une ruelle des faubourgs, il fut heurté par un gamin qui jouait avec de petits camarades ; débordant de fureur il empoigna l'enfant, le jeta à terre et le foula aux pieds.

Les cris que le gamin poussait attirèrent instantanément la foule, à laquelle se joignaient bientôt Utterson et Sir Carew, qui passaient alors dans ce quartier. Ils se saisirent de Hyde, parmi les clameurs de la foule.

« Le seul moyen que vous avez de vous sauver est de payer au père de l'enfant de sérieux dommages, lui déclara sévèrement Utterson. Sinon, apprêtez-vous au lynchage. »

« Bien. Je m'y engage, grogna Hyde. »

Le père ayant accepté, Hyde fut emmené à la maison de Jekyll.

« Je suis Hyde, l'ami du docteur Jekyll, marmonna-t-il. Laissez-moi entrer et je vous verserai la somme. »

L'étonnement se peignit sur le visage de Carew et d'Utterson. Hyde sortit alors une clef de sa poche et ouvrit la petite porte. Un serviteur l'arrêta :

« Je suis Hyde. — Hors de mon chemin ! »



Le domestique s'effaça, stupéfait à la pensée que le docteur Jekyll pouvait avoir de pareils amis...

Arrivé au bureau de Jekyll, il remplit un chèque, le signa : Jekyll, et revint l'apporter au père. La foule se dispersa peu à peu, tandis que sur la face de Hyde un affreux sourire s'esquissait.

Le lendemain matin, Sir Carew se présentait chez le docteur Jekyll afin de demander à celui qu'il avait agréé pour gendre quelques éclaircissements sur ses relations avec Hyde.

Malheureusement, Jekyll se trouvait à ce moment sous l'influence d'une nouvelle dose de la drogue et c'est Hyde qui ouvrit la porte du laboratoire pour s'avancer vers Sir Carew.

« Vous ! encore vous ici ! » s'écria ce dernier. Hyde découvrit d'horribles dents dans un sourire cynique.

« Que le diable vous emporte ! grinça-t-il, devenu furieux. Vous êtes cause de la bagarre d'hier ; et je vais vous retirer toute envie de vous mêler à l'avenir de mes affaires. »

Hyde, ce disant, sautait sur le baron, l'empoignait à la gorge et le renversait sur une table.

La résistance de Carew s'affaiblit peu à peu et bientôt, Hyde l'ayant lâché, il s'éroulait inerte sur le sol. Hyde refermait la porte du laboratoire sur lui au moment précis où Millicent entraît accompagnée de M. Utterson.

L'instant d'après, Hyde était redevenu Jekyll et s'empressait auprès de la jeune fille en larmes, penchée sur le corps de son père.

Le docteur Lenyon et la police entrèrent.

« Je tenterai tout ce qui est en mon pouvoir pour livrer le meurtrier de votre père à la justice, assura Jekyll à la jeune fille, que Lenyon emmenait au dehors. »

Quand Jekyll se retrouva seul avec son domes-

tique, il éprouva le besoin d'un stimulant, après ces terribles scènes, et le seul qu'il sût capable de le soulager était la drogue qui faisait de lui l'immonde Hyde.

Seulement les réserves qu'il avait constituées se trouvaient à présent épuisées, et les éléments qui la constituaient lui manquaient également. Il envoya donc Poole chez un chimiste de lui connu pour constituer un nouvel approvisionnement.

Dix minutes après, le domestique revenait les mains vides ; le chimiste manquait complètement de ce produit et ne croyait pas qu'on pût pour le moment en trouver nulle part à Londres. Peut-être une nouvelle cargaison arriverait-elle par le prochain bateau.

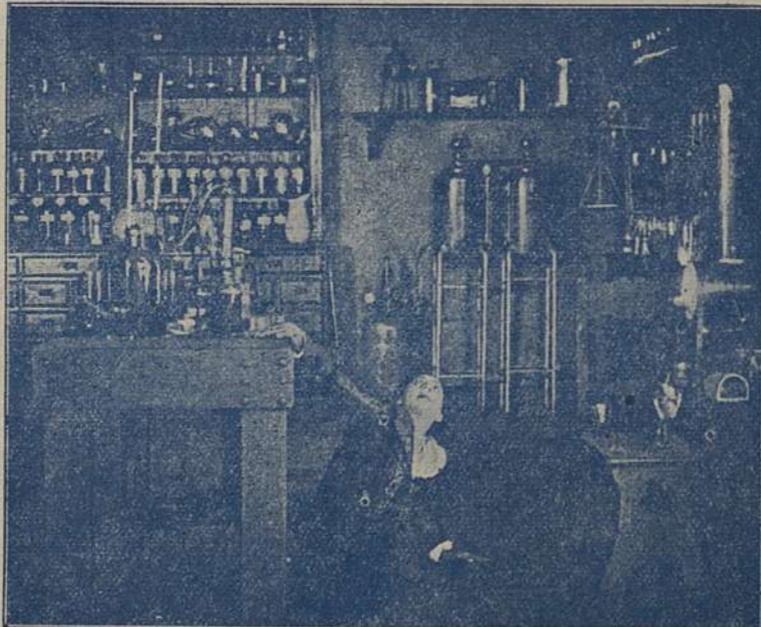
Un juron échappa à Jekyll, qui alla s'enfermer dans son laboratoire, où il passa une nuit d'horrible torture mentale. Jusqu'alors, par mille précautions, il avait réussi à cacher à tous ceux qui l'approchaient sa double existence, mais c'est au prix d'un continuel sang-froid qu'il y était parvenu.

Qu'allait-il advenir, maintenant que l'angoisse d'être privé de la drogue le rendait à demi-fou ?

Jekyll — si, dans cet état de nervosité, on pouvait encore appeler ainsi le jeune savant — divagua et blasphéma toute la nuit ; mais, quand Poole lui apporta enfin une faible quantité des ingrédients nécessaires, il se prépara fébrilement à composer à nouveau le mélange ; c'est alors qu'un terrible choc se fit en lui.

Ses doigts commençaient à croître à s'allonger en forme de griffes, sans même qu'il ait encore absorbé une goutte du liquide, et ses traits s'altéraient d'eux-mêmes en ceux du macabre Hyde. La drogue n'était pas plus désormais nécessaire. Le pouvoir de la volonté suffisait à réaliser la transformation, car son organisme était entièrement saturé du subtil liquide.

Avec les amis du docteur, Millicent frappait alors à la porte de Jekyll.



« Qui est là ? hurla-t-il, se tournant vers la porte verrouillée.

— « Laissez-moi entrer, docteur ; c'est moi, Millicent, fut la réponse.

La terreur d'être vu métamorphosé en Hyde précipitait Jekyll dans un affolement désespéré. « Pour l'amour de Dieu, éloignez-vous, supplia-t-il ; je suis souffrant.

— « Raison de plus alors pour que je sois auprès de vous...

— Non ; écoutez-moi. Je vous l'assure, vous ne pouvez entrer...

— « Je le dois !

Se rendant compte du danger où il était d'être surpris, Jekyll pressa sur ses lèvres un anneau qu'il portait au doigt. Un poison violent y était contenu ; il l'absorba.

Jekyll sembla pris d'un regain de folie, car, lorsqu'il eut ouvert la porte à la jeune fille, il se précipita sur elle dans une tentative furieuse de violence.

Elle, le voyant ainsi, comprit quel changement s'était opéré en lui, et un long cri d'horreur monta à ses lèvres. L'emprise de Jekyll-Hyde s'était instantanément relâchée ; le poison achevait son œuvre.

Avec un horrible gémissement, il roula à terre où son corps ondula spasmodiquement.

Lenyon soutint Millicent, presque évanouie, et Utterson, tourné vers Enfield, murmura, bouleversé :

« Voyez ; l'immonde Hyde se mue en Jekyll...

En effet, le corps étendu à terre avait pris l'aspect de Jekyll, un Jekyll ravagé et amaigri, mais aux traits encore pleins de noblesse.

Un dernier sursaut, et Jekyll avait expiré. Le jeune savant était emporté, entraîné par le mal.

.....

Mais le mal n'était pas éteint avec lui. Bien des « Thérèse », bien des bas-fonds, bien des Jekyll subissent encore son emprise...

## CARACTÈRES

Mary Pickford

et

Sessue Hayakawa

par

Jaque Christiany



L'éternelle enfant, ou l'enfance éternelle ? On ne sait trop. Nous allons la surnommer : « la Sarah d'Outre-Atlantique ». Et si quelques-uns nous réclament comme preuve « la voix d'or », nous leur offrirons « la larme d'or », ce qui, au cours du change, vaut plus. Et si elle pouvait se servir, cette larme, nous la mettrions aussitôt sous verre, dans le musée à venir du cinéma.

De fait, Mary est bien Mary. Elle est ce mélange extraordinaire de juvénilité et de savoir, d'inconscience et de réflexion. Et l'on ne sait, par moment, lequel de ces dons domine en elle. Je crois qu'elle les a tous et c'est parfait. Nous n'aurons pas ainsi à nous tromper. Au temps, aujourd'hui bien oublié, où le cinéma se contentait des jardins publics ou des hangars de cow-boys et ne s'introduisait pas un peu partout, comme à présent en indiscret il le fait, Mary était une fillette courte de taille, large d'yeux, immense de sourire. On l'avait chargée d'entretenir régulièrement la bonbonnière des films pas méchants où le baiser est un point final sur la phrase d'amour de l'histoire, et sa confiserie portative s'y prêtait à merveille ; à savoir : de jolies boucles (assez et pas trop pour qu'on ne les crole pas à elle), une robe (le blanc est de rigueur) à fleurs bleues, un nœud de soie rose, de courtes chaussettes, des chaussons noirs, et, par dessus tout cela un délicieux sourire qui noyait tout dans sa proportion, vaste et franc. Mais ceci est de la préhistoire. Car, à présent, il ne reste de Mary que ce qu'elle était alors, moins ce qu'elle voulait paraître. Les chichis sont partis et il reste la grande chose. On a supprimé la dentelle pour ne garder que l'habit, effacé la floriture pour n'avoir que le schéma, et celui-ci est bien tracé. Mary est enfin Mary ; que les gens sont bien coupables de ne pas nous l'avoir donnée plus tôt avec sa sagesse et son haut goût de virtuose. Car Mary sait exécuter le morceau qu'elle a choisi et la gamme en est riche, fouillée, classique. Le thème pris, il part, s'élargit, repart, se dédouble en une fugue savante où la modulation met du calme. Oui, c'est cela, Mary est bien la virtuose de la vie et, nous lui en saurons gré, de quelque joie, de quelque espoir d'un monde meilleur que le nôtre. Nous lui devons un large merci pour la note d'amour qu'elle a su tenir, immense et d'un seul soufflé, avec le contre-point de sa sensibilité.

Les femmes brunes, et celles un peu trop blondes trouveront ceci exagéré. Je leur conseillerai, à ces cabotines, d'aller voir seulement deux minutes comment on vit une histoire et comment on la présente. Si elles n'en reviennent pas convaincues, alors, j'admettrai simplement que Mary est une personne étonnante qui ne connaît pas sa valeur.

S'il n'avait que son masque, il serait le Japonais, avec ses manipulations délicates et ses kimonos voluptueux, mais il a avec ça les ficelles du masque, ou, si vous voulez, la psychologie du drame, et c'est préférable. De fait, ce masque agit. Je ne comprendrai jamais les gestes de la statue italienne, mais je lirai facilement les traits subtils du masque oriental. Ceux-là parlent en dehors, ceux-ci parlent en dedans. Ils se toulent en ces premiers plans prodigieux, où l'âme se lit dans le seul plis d'un sourcil, le rictus d'une lèvre, le trouble d'un regard. Et ces choses-là touchent, parce que directes et humaines, comme tout ce qui traite de notre vie intime.

Nous connaissons donc le Japonais ; d'autres se contentent de Sessue, d'autres encore préfèrent la consonance bizarre d'Hayakawa. Mais ce sont chinoiseries. Ce qui est clair, c'est que pour nous, l'homme aux poignards intelligents reste le livre de l'Orient où nous lirons les caractères de ses sujets. Pour une figure nationale, celle-ci en est une. Et nous n'ignorons rien, grâce à elle, du mystère des pagodes, du doute des paravents et de leur idéal joli. En somme, tout seul, il serait resté ce qu'il est : l'Oriental. Mais est intervenue la technique américaine avec son soleil inouï et ses femmes acides. Le modernisme de New-York a dégrossi le samouraï et a donné à ce bibelot authentique, ivoire ancien, une forme plus jeune, plus directe, plus proche de nous, et l'a recouvert du beau vernis dont on se contente là-bas, en matière d'authenticité. Il est donc à présent le japonais civilisé. Son instinct de primitif s'est assoupli et il est devenu plus subtil que son professeur, le yankee. Nous avons essayé d'accorder à cet élève un don de suggestion, de complexité, de directive. Mais l'écran nous a ouvert les yeux et nous a fait comprendre qu'il n'était qu'humain, tout simplement, et qu'il aurait pu se passer de ce professeur.

Le Japonais Sessue continue pour nous, donc, à jongler avec les fleurs, le poison, les sourires, les larmes, quelques regards de certaines gouttes de sang. Et ce jeune bouddha fleuri d'idéal nous semble parfois étrangement terrestre ; il nous révèle des choses inexplorées en nous, et que nous sommes tout étonnés de découvrir. Il a un œil d'explorateur, en somme, et nous serons toujours suffisamment en friche pour qu'il y trouve quelque chose.

## COMMENT ON A TOURNÉ :

## Les Mystères de Paris

Avant de parler de la réalisation du film, disons en quelques mots quelle est la personnalité de l'auteur et en quoi son œuvre est restée d'actualité.

Eugène Sue était le filleul d'Eugène de Beauharnais et de l'impératrice Joséphine. A ce titre, il était reçu dans les salons les plus fermés du Faubourg Saint-Germain.

Il y avait, dans ce monde complexe, magnifique et déplorable, d'incomparables sujets de réflexion pour un observateur de sa façon. Il tira donc de ces observations, plusieurs romans, qui furent accueillis avec une faveur extrême, citons parmi eux : *Arthur*, *Le Marquis de Létorière* et *Le Morne au Diable*. Mais quand le romancier publia *Mathilde*, il s'aliéna rapidement toutes les sympathies des aristocrates et des riches bourgeois. Le livre contenait trop d'indiscrétions. Trop de gens se reconnurent sous les masques transparents dont Eugène Sue les avait affublés. Et c'est tant mieux, car c'est à cette rupture que nous devons *Les Mystères de Paris*.

En effet, privé de la sympathie — et disons-le — de la clientèle des gens du monde, le romancier se tourna vers le peuple.

Il chercha dans les aspirations et les souffrances de celui-ci un sujet d'inspiration que lui refusaient désormais les futilités intrigues de salon. Il entrevit que, sous l'apparente rudesse des populaires, battait un cœur souvent plus noble que ceux des marquis, des comtes et des financiers. Il se fit alors l'avocat des gueux, plaidant la cause des forçats, des déclassés et des misérables, avec un luxe de paradoxes et de lieux communs éclatants. Un souci véritable de la douleur des pauvres se mêla dans son esprit, aux rodomontades et au souci d'« épater » le bourgeois des romantiques.

Et il enfanta ces *Mystères de Paris*, attendrissants, puérils et burlesques, qui firent pourtant plus pour l'évolution de l'époque que la politique de Guizot.

Il eût pu prendre place au premier rang des écrivains de son temps s'il avait possédé l'indispensable et précieuse qualité du style. Mais une déplorable facilité, autant qu'une culture insuffisante le condamnerent à écrire une langue rapide, sans images, sans relief comme sans tenue, qui devait devenir par la suite le style du « roman-feuilleton ».

Le mérite de Charles Burguet, qui adapta en collaboration avec André-Paul Antoine *Les Mystères de Paris*, a été tout d'abord de comprendre que du manque de style, qui est le défaut essentiel d'Eugène Sue,

il ne resterait rien à l'écran. Et qu'au contraire sa prodigieuse faculté d'agencer un large récit, son imagination exubérante, son don de dramatiser, par quelques traits significatifs, les situations les plus simples, servirait admirablement l'adaptateur. Ce fut aussi de choisir, dans l'œuvre touffue d'Eugène Sue qui va de *Plick et Plock* aux *Sept Pêchés capitaux* l'œuvre la plus significative et la plus importante : *Les Mystères de Paris*.

Car *Les Mystères de Paris* est le roman le plus significatif comme le plus important d'Eugène Sue. Il sera facile d'opposer à cela que le succès du *Juif errant* fut singulièrement plus retentissant. C'est vrai. Mais le *Juif errant* n'eût qu'une vogue éphémère, tandis que *Les Mystères de Paris* ont exercé une influence décisive.

Eugène Sue en créant le ménage Pipelet a doté la langue française d'un mot et d'un type. En exposant avec humour les démêlés de Cabrion le peintre avec ses concierges, il fut le précurseur et le premier historiographe de *La Vie de Bohème*. Et qui oserait soutenir que Barbillion, dont Fleur-de-Marie rétribuait les faveurs, n'est pas l'ancêtre de *Bubu de Montparnasse* et de *Mon Homme* ?

C'était donc faire œuvre singulièrement intelligente que de songer à porter ce roman d'aventures au cinéma.

En effet, le feuilleton fut le père du roman à épisodes.

Or, *Les Mystères de Paris* ont l'air d'être écrits pour le cinéma. Ils semblent se découper d'eux-mêmes en épisodes. Ils sont tout remplis d'événements si extraordinaires, si simples et si compliqués à la fois, que leur affabulation semble avoir été prévue par un cinéaste avant la lettre.

C'est d'ailleurs le plus grand des hasards qui a fait penser Charles Burguet (1) à l'intérêt que pourrait présenter une réalisation cinématographique de l'œuvre d'Eugène Sue.

Lui-même nous l'apprend par ces lignes, récemment adressées à *Hebdo-Film* :

« Pourquoi je tourne les *Mystères de Paris* ?  
Tout simplement parce qu'à Nice, un matin du printemps dernier, il pleuvait.

« Le beau projet de promenade entrevu, s'effondrait sous l'averse. Mes hôtes, de vieux amis, se désolaient. Moi j'étais tranquille : j'avais vu la Bibliothèque : Rostand, Beaudelaire, Hugo, Musset, réunis sur une même planche et dans un coin, éalant le tout, le pre-

(1) Nous avons dit précédemment (n° 96) quelle a été jusqu'à présent la carrière de l'excellent réalisateur.

mier tome des *Mystères de Paris*. Je ne pouvais prendre aucun livre sans déplacer celui d'Eugène Sue. Merci, hasard heureux ! Une page due debout pendant que ma main caresse *Les Romanesques*... Je suis pris. Encore une autre page... Je m'assied. Peu à peu je vois surgir entre les lignes du livre les images des scènes qui se succèdent comme à l'écran et quand, quelques heures plus tard, on vient me chercher pour le déjeuner, j'avais non seulement dévoré les *Mystères* jusqu'à la dernière ligne, mais encore j'étais décidé à les filmer.

« Je savais que deux fois déjà l'œuvre d'Eugène Sue avait été portée à l'écran.

« Avant la guerre, une première bande fut établie en mille mètres, je crois (dame, à l'époque, mille mètres c'était un grand film !) Paul Capéiani était Rodolphe, notre pauvre Duquesne jouait son père, Eliévant le Maître d'École, Henry Krauss, le Chourineur ; Eugène Nau, la Chouette ; Henry Houry, Murph ; quant à Tortillard c'était Félix Gandéra.

« Pendant la guerre, une firme italienne adapta à son tour le vieux roman français. Mais l'action en était quelque peu modernisée ; n'y voyait-on pas jusqu'à des automobiles !...

« Mon projet sous le bras, j'allai trouver mon ami Sauvare, j'eus tout de suite gain de cause ; MM. Laurent et Chutelet, les actifs directeurs de Phocéa (le qualificatif n'est peut-être pas nouveau, mais il est exact) donnèrent bien vite un avis favorable, et au début de février dernier, le travail préparatoire étant achevé, le filmage commençait.

« Pour présenter aux spectateurs un nouveau film tiré du livre d'Eugène Sue, j'ai pensé qu'il était tout d'abord indispensable de restituer à l'œuvre son atmosphère et son époque, par conséquent de reconstituer avec une rigoureuse minutie les « Coins », les intérieurs, les personnages, les costumes de 1838.

« Une des plus merveilleuses propriétés du Cinéma, c'est précisément qu'il abolit le temps, c'est l'étonnante faculté qu'il nous donne de faire revivre sous les yeux d'hommes du XIX<sup>e</sup> siècle, la vie publique, mondaine, ou familiale d'autrefois. L'occasion était trop belle de tenter cette sorte de résurrection du Paris de Louis-Philippe pour que je ne sois pas tenté de la réaliser.

« Une ample moisson d'estampes, de gravures, de croquis, cueillie dans les bibliothèques, les musées, ou bien au hasard de promenades dans ce qui subsista du vieux Paris, me fournit largement la documentation nécessaire.

« Mais la reconstitution d'une époque ne consiste pas

seulement en la copie servile des documents qu'elle a pu nous laisser. Le difficile consiste précisément à faire un choix parmi eux ; entre trois détails également plaisants ou exacts, à discerner celui qui est le plus évocateur, le plus en situation.

« Un exemple : mon idée primitive avait été de reconstituer exactement la véritable Rue aux Fèves, démolie, je crois, sous l'Empire ; eh bien quand j'en eus l'image sous les yeux grâce à une vieille gravure, je m'aperçus que c'était impossible. La rue n'avait aucun cachet particulier, c'était une rue comme les autres. J'en conservai certains détails typiques, je fis chercher dans la cité tous les types de vieilles maisons que l'on put y trouver, et je composai une autre Rue aux Fèves, dont chaque détail est rigoureusement exact, et qui se trouve être une sorte de résumé du Paris de l'époque. Or, il arriva cette chose paradoxale, et pourtant réelle, que la fausse Rue aux Fèves de 1922 a fini par correspondre beaucoup plus exactement à celle décrite par Eugène Sue que la vraie Rue aux Fèves de 1850, parce qu'infiniment mieux adaptée aux besoins de l'histoire et à la vision de l'auteur. Ce qui tendrait à prouver que la mise en scène d'un film historique est par essence un art de synthèse ; ce que j'ai d'ailleurs toujours pensé. »

La reconstitution de cette rue aux Fèves et de l'Auberge du Lapin Blanc sont l'une des parties les plus intéressantes de l'ensemble du film.

L'une et l'autre furent faites entièrement au studio. C'est au studio Eclair d'Epinay qu'on tourna tous les intérieurs du film et les décors sont l'œuvre du décorateur, M. Dumesnil. La rue aux Fèves fut réellement travaillée — près de 3.000 pavés furent employés à ce travail — et ce décor à lui seul coûta près de cinquante mille francs. Les avantages qu'il y avait à édifier cette rue au studio étaient la possibilité de travailler à l'aise par n'importe quel temps et à n'importe quelle heure, et de régler à volonté les éclairages, qui donnent tant de caractère à l'ensemble.

Les enseignes si curieuses de l'époque figurent nombreuses dans ce décor, et les sous-titres nous initient à l'argot pittoresque du temps.

Un autre point intéressant est la « résurrection » des « types », si vivants et si pittoresques qui peuplent cette rue aux Fèves et consomment au Cabaret du Lapin Blanc. Nous les passerons en revue dans un prochain article.

## DANS LE NOIR

IV

RENIEMENT

Devant nous, dans le noir, sur l'écran :

FIN

s'impose à nous.

Le bruissement régulier des rouages débitant le film module une rapide chute vers des notes toujours plus graves.

L'orchestre, surpris par le coup sec d'une baguette, boucle vivement la phrase commencée.

Et la lumière, brusque, inonde notre monde et note l'écran sous une bizarre clarté laiteuse, où FIN rougeoyant, qui était resté accroché, finit par lâcher pied. La lumière... Quel changement !

Et quel changement aussi en notre esprit par cet arrêt brusque du souci de nos yeux et de notre attention.

Quelques spectateurs se lèvent... Des strapontins claquent.

Quelque peu ahési, on reste les yeux vagues, la pensée vague... Puis, se ressaisissant brusquement, on se retourne et, lentement, on inspecte la salle...

... On y a trouvé une connaissance ; il faudrait engager la conversation, on le sent, mais une gêne incertaine pèse sur la salle presque silencieuse. On se décide pourtant : « C'est bien ce film, n'est-ce pas ? » ou « Il est vraiment épatant ce type-là, ne trouvez-vous pas ? »



cinéma pour bien laisser comprendre qu'il est chose secondaire, et que si l'on est venu ici, ce n'est que pour tuer une soirée, une après-midi.

C'est pour cela que quelqu'un rencontré au cinéma a toujours l'air d'être pris en faute. Et le plus drôle, c'est que chacun de son côté a la même pensée : « Je vais être jugé, maintenant qu'il m'a vu ici », chacun ayant peur de découvrir en l'autre un cinéphobe. Et chacun préfère glisser sur le cinéma et laisser croire qu'il n'en est pas un fervent.

Quelquefois, pourtant, il faut bien en parler, mais ce ne sera alors que pour relever les infériorités, découvrir des défauts là où il n'y en a pas, et chacun, hochant la tête d'un air de commisération, donne son jugement de telle sorte qu'il peut laisser croire qu'il a

sur le cinéma en général la même opinion que sur ces infériorités qu'il a relevées ; chacun masquant son jeu peut ainsi faire croire que son opinion est celle qu'il a justement peur que l'autre ait ; et comme chacun, jugeant l'autre d'après ses paroles et le prenant pour un cinéphobe convaincu se croit obligé de noircir le tableau, c'est le cinéma qui écope. Voilà comment il n'est pas rare de voir devant l'écran deux habitués qui viennent là pour leur plaisir, parce qu'ils aiment le cinéma, tomber sur lui, chacun ne traduisant pas ainsi sa pensée intime.

Mais, heureusement, le cinéma, tête de turc de cette comédie, continue à faire vivre une autre vie, une vie meilleure, à tous ces braves gens qui le relient si bien.

PIERRE PORTE.

## LES FILMS DE LA SEMAINE

(suite de la page 5)

Les deux jeunes gens n'eurent pas trop de peine à faire rentrer Mme Peroudil dans le droit chemin, malgré l'intervention de Lucio, qu'ils accuseront d'abrutir ses élèves par la « coco ». Mais celui-ci ayant répliqué que le grand importateur de la drogue blanche était Basile Malestan, Jacques d'un coup de poing le terrasse. Ils laissent l'accusateur inanimé sur le parquet et sortent sans s'apercevoir que Pierre Chaumel les suit.

Mme Peroudil, remise entre les mains de Josette, va rentrer au domicile conjugal. Il s'agit maintenant d'empêcher le départ de Mayrol. Jacques et Pacoulin machinent un accident. L'auto qui amène Mayrol à Buc renverse sur la route un triporteur qui s'y prête. Un gendarme intervient, Mayrol s'irrite, procès-verbal, explications au poste. Mayrol n'a pu prendre le Goliath pour Londres, les journaux de Scott passent à un autre genre financier.

### ROULETABILLE CHEZ LES BOHEMIENS

septième épisode : *A Sever Turn*

Hubert emmène Odette dans une tour abandonnée et là, il lui demande de consentir à l'épouser. Sur le refus de la jeune fille il menace :

— Ce que je ne puis obtenir de gré, je l'obtiendrai de force, dit-il, et ce seront les bohémiens eux-mêmes qui nous uniront. — ...et l'aventurier entraîne Odette sur la route de Sever-Turn.

Pendant ce temps, Jean est capturé par le farouche Andréa et sa troupe. Andréa accuse le jeune homme d'être complice de l'enlèvement de la reine, et c'est pourquoi Jean est amené devant le Tribunal des Anciens de l'antique cité. Malgré ses protestations, il est condamné à mourir de faim.

Peu après, Hubert fait dans Sever-Turn une entrée triomphale ramenant la reine que l'on croyait perdue. Il explique aux Patriarches que, s'il a enlevé la jeune fille, c'est seulement pour la protéger contre d'autres ravisseurs. Il exhibe ensuite la page du livre sacré, où il est prédit « qu'un étranger ramènera la reine et l'épousera, et que l'âge d'or sera dès lors revenu. »

Hubert explique également qu'un vieillard lui avait autrefois remis le livre sacré. Mais il ajoute effrontément que ce livre lui a été voté et qu'il n'a pu en retrouver qu'une seule page, celle de la prophétie.

A ce moment surgit Rouletabille qui a, lui aussi, pénétré dans le sanctuaire. Il proteste contre l'enlèvement d'Odette. On lui explique qu'elle est la reine des Bohémiens.

— Une reine, Mlle de Lavardens ! s'exclame Rouletabille.

Alors un vieillard lui répond :

— Certes, son père était un Français, M. de Lavardens. Mais savez-vous qui était sa mère ?

### Central - Union - Cinéma

CHARLES KLEIN

105, avenue Parmentier, Paris (XIe)

### VENTE de FILMS

Stock et Exclusivité

Appareils neufs et d'occasion

### Location de bons Programmes

aux Prix les plus réduits

### M<sup>me</sup> Georges WAGUE

### LEÇONS D'ART CINÉGRAPHIQUE

Cours de 5 à 7, le Dimanche, en son studio, 5, Cité Pigalle (2<sup>e</sup>).  
Tél. : Trudaine 23-36.

FILMS D'OCCASION usagés, bon état, POUR AMATEURS et professionnels, depuis 10 centimes le m. Baudon Saint-Lô, 36, rue du Château-d'Eau, Paris (Nord 39-41).

### L'ACADEMIE DU CINEMA

dirigée par Mme Renée Carl, des studios Gaumont.

Cours le samedi après-midi —

Leçons particulières —

Cours du soir

COURS DE DICTION

Studio : 23, boulevard de la Chapelle (près du Faubourg Saint-Denis). — Pour tous renseignements : tous les jours de 5 à 7 heures.

COURS DE DANSE, le jeudi et le samedi soir, de 9 heures à minuit. — Salle Herz, 27, rue des Petits-Hôtels, Paris.



et toutes chutes des cheveux  
repoussé garanti par le traitement  
de BERDIE, 12, r. Clairaut, PARIS. - Prix : 18.50 franco.

LITERIE

La Meilleure



Fque de Matelas, Somniers  
DIVANS-LITS ET LITS DE REPOS  
Vente directs - Prix très avantageux  
20, rue Saint-Nicolas  
(Faub. Saint-Antoine) PARIS  
MAISON DE CONFIANCE

SI VOUS CHERCHEZ

pour votre Cinéma, ou pour tout autre Commerce ou Industrie

### Un Successeur

UN ASSOCIE  
DES CAPITAUX

Adressez-vous :

Banque PETITJEAN

12, rue Montmartre, 12 PARIS